

## Marguerite de Navarre, *L'Heptaméron*

Troisiesme journée

Vingt quatriesme nouvelle

Elisor, pour s'estre trop avancé de decouvrir son amour à la Royne de Castille, fut si cruellement traité d'elle, en l'esprouvant, qu'elle luy apporta nuysance, puis profit.

En la maison du Roy et Royne de Castille, desquels les noms ne seront dictz, y avoit ung gentil homme si parfaict en toutes beaultez et bonnes conditions, qu'il ne trouvoit point son pareil en toutes les Espaignes. Chacun avoit ses vertuz en admiration, mais encores plus son estrangeté, car l'on ne congneut jamais qu'il aymast ne servit aucune dame. Et si en avoit en la court en très grand nombre qui estoient dignes de faire brusler la glace, mais il n'y en eut point qui eust puissance de prendre ce gentil homme, lequel avoit nom Elisor.

La Royne, qui estoit femme de grande vertu, mais non du tout exempte de la flambe laquelle moins est congneue et plus brusle, regardant ce gentil homme qui ne servoit nulles de ses femmes, s'en esmerveilla ; et, ung jour, luy demanda s'il estoit possible qu'il aymast aussy peu qu'il en faisoit le semblant. Il luy respondit que, si elle voyoit son cueur comme sa contenance, elle ne luy feroit point ceste question. Elle, desirant sçavoir ce qu'il vouloit dire, le pressa si fort, qu'il confessa qu'il aymoient une dame qu'il pensoit estre la plus vertueuse de toute la chrestienté. Elle feit tous ses effortz, par prieres et commandemens, de vouloir sçavoir qui elle estoit, mais il ne fut point possible : dont elle feit semblant d'estre fort courroucée contre luy, et jura qu'elle ne parleroit jamais à luy, s'il ne luy nommoit celle qu'il aymoient tant ; dont il fut si fort ennuyé, qu'il fut contrainct de luy dire qu'il aymeroit autant mourir que s'il falloit qu'il luy confessast. Mays, voyant qu'il perdoit sa veue et bonne grace, par faulte de dire une verité tant honneste, qu'elle ne devoit estre mal prinse de personne, luy dist avecq grande craincte : « Ma dame, je n'ay la force, puissance ne hardiesse de le vous dire, mais la premiere fois que vous irez à la chasse, je vous la feray veoir ; et suis seur que vous jugerez que c'est la plus belle et parfaicte dame du monde. » Ceste response fut cause que la Royne alla plus tost à la chasse qu'elle n'eust fait. Elisor, qui en fut adverty, s'appresta pour l'aller servir, comme il avoit accoustumé ; et feit faire un grand mirouer d'acier en façon de hallectret, et, le mectant devant son estomac, le couvrit très bien d'ung grand manteau de frise noire qui estoit tout bordé de canetille et d'or frisé bien richement. Il estoit monté sur ung cheval maureau, fort bien enarnaché de tout ce qui estoit necessaire au cheval ; et, quelque metal qu'il y eust, estoit tout d'or, esmaillé de noir, à ouvrage de Moresque. Son chapeau estoit de soye noire, auquel estoit attachée une riche enseigne, où y avoit pour devise ung Amour, couvert par force, tout enrichi de pierrerie ; l'espée et le poignart n'estoient moins beaulx et bien faictz, ne de moins bonnes devises. Bref, il estoit fort bien en ordre et

encores plus adroit à cheval ; et le sçavoit si bien mener, que tous ceulx qui le voyoient laissoient le passetemps de la chasse pour regarder les cources et les saulx que faisoit faire Elisor à son cheval. Après avoir conduit la Royne jusques au lieu où estoient les thailles, en telles courses et grandz saulx comme je vous ay dict, commença à descendre de son gentil cheval, et vint pour prendre la Royne et la descendre de dessus sa hacquenée. Et, ainsy qu'elle luy tendoit les bras, il ouvrit son manteau de devant son estomac, et la prenant entre les siens, luy monstrant son hallicret de mirouer, luy dist : « Ma dame, je vous supplie regarder icy ! » Et, sans actendre responce, la mist doucement à terre. La chasse finée, la Royne retourna au chasteau, sans parler à Elisor ; mais, après soupper, elle l'appella, luy disant qu'il estoit le plus grand menteur qu'elle avoit jamais veu, car il luy avoit promis de luy monstrer à la chasse celle qu'il aymoit le plus, ce qu'il n'avoit fait : parquoy, elle avoit deliberé de jamais ne faire cas n'estime de luy. Elisor, ayant paour que la Royne n'eust entendu ce qu'il luy avoit dict, lui respondit qu'il n'avoit failly à son commandement, car il luy avoit monstré non la femme seulement, mais la chose du monde qu'il aymoit le plus. Elle, faisant la mescongneue, lui dict qu'elle n'avoit point entendu qu'il luy eust monstré une seule de ses femmes. « Il est vray, ma dame, dist Elisor ; mais qui vous ay-je monstré, en vous descendant de cheval ? - Rien, dist la Royne, sinon ung mirouer devant vostre estomach. - En ce mirouer, Madame, dist Elisor, qu'est-ce que vous avez veu ? - Je n'y ay veu que moy seule ! » respondit la Royne. Elisor luy dist : « Doncques, ma dame, pour obeyr à vostre commandement, vous ay-je tenu promesse, car il n'y a ne aura jamais aultre ymaige en mon cueur, que celle que vous avez veue au dehors de mon estomach ; et ceste-là seule veulx-je aymer, reverer et adorer, non comme femme, mais comme mon Dieu en terre, entre les mains de laquelle je metz ma mort et ma vie ; vous suppliant que ma parfaicte et grande affection, qui a esté ma vie tant que je l'ay portée couverte, ne soit ma mort en la descouvrant. Et si ne suis digne de vous regarder ny estre accepté pour serviteur, au moins souffrez que je vive, comme j'ay accoustumé, du contentement que j'ay, dont mon cueur a osé choisir pour le fondement de son amour ung si parfaict et digne lieu, duquel je ne puis avoir autre satisfaction que de sçavoir que mon amour est si grande et parfaicte, que je me doibve contanter d'aymer seulement, combien que jamais je ne puisse estre aymé. Et, s'il ne vous plaist, pour la congnoissance de ceste grande amour, m'avoir plus agreable que vous n'avez accoustumé, au moins ne m'ostez la vie, qui consiste au bien que j'ay de vous veoir comme j'ay accoustumé. Car je n'ay de vous nul bien que autant qu'il en fault pour mon extreme necessité, et, si j'en ay moins, vous avez moins de serviteurs, en perdant le meilleur et le plus affectionné que vous eustes oncques ny pourriez jamais avoir. » La Royne, ou pour se monstrer autre qu'elle n'estoit, ou pour experimenter à la longue l'amour qu'il luy portoit, ou pour en aymer quelque autre qu'elle ne vouloit laisser pour luy, ou bien le reservant, quand celluy qu'elle aymoit feroit quelque faulte, pour luy bailler sa place, dist, d'un visage ne content ne courroucé : « Elisor, je ne vous diray point, comme ignorante l'auctorité d'amour, quelle follye vous a esmeu de prendre une si grande et difficile opinyon que de m'aymer, car je sçay que le cueur de l'homme est si peu à son commandement, qu'il ne le fait pas aymer et hayr où il veult ; mais, pource que vous avez si bien couvert vostre opinion, je desire de sçavoir combien il y a que vous l'avez prinse ? » Elisor, regardant son visaige tant beau, et voyant qu'elle s'enqueroit de sa malladye, espera qu'elle y vouloit donner quelque remede. Mais, voyant sa contenance si grave et si saige qui l'interrogeoit, d'autre part tumboit en une craincte, pensant estre devant le juge dont il doubtoit sentence estre contre luy donnée. Si est-ce qu'il luy jura que cest amour print racine à son cueur dès le temps de sa grande jeunesse, mais qu'il n'en avoit senty nulle peyne, sinon depuis sept ans ; non peyne, à dire vray, mais une malladye, donnant tel contantement que la guarison estoit la mort. « Puis qu'ainsy est, dist la Royne, que vous avez desja experimenter une si longue fermeté, je ne doibtz estre moins legiere à vous croire, que vous avez esté à me dire vostre affection. Parquoy, s'il est ainsy que vous me dictes, je veulx faire telle preuve de la verité que je n'en puisse jamais doubter : et, après la preuve de la peyne faicte, je vous estimeray tel envers moy, que vous mesmes jurez estre ; et, vous congnoissant tel que vous dictes, vous me trouverez telle que vous desirez. » Elisor la

supplia de faire de luy telle preuve qu'il luy plairoit, car il n'y avoit chose si difficile, qui ne luy fust très aisée pour avoir cest honneur qu'elle peust congnoistre l'affection qu'il luy portoit, la suppliant de rechef de luy commander ce qu'il luy plairoit qu'il feist. Elle luy dist : « Elisor, si vous m'aymez autant comme vous dictes, je suis seure que, pour avoir ma bonne grace, rien ne vous sera fort à faire. Parquoy, je vous commande, sur tout le desir que vous avez de l'avoir et craincte de la perdre, que, dès demain au matin, sans plus me veoir, vous partiez de ceste compaignye, et vous en alliez en lieu où vous n'orrez de moy, ne moy de vous, une seule nouvelle jusques d'huy en sept ans. Vous, qui avez passé sept ans en cest amour, sçavez bien que m'aymez ; mais, quant j'auray fait ceste experience sept ans durans, je sçauray à l'heure et croiray ce que vostre parolle ne me peult faire croire ne entendre. » Elisor, ayant ce cruel commandement, d'un cousté doubta qu'elle le vouloit esloingner de sa presence, et, de l'autre costé, esperant que la preuve parleroit mieulx pour luy que sa parolle, accepta son commandement et luy dist : « Si j'ay vescu sept ans sans nulle esperance, portant ce feu couvert, à ceste heure qu'il est congneu de vous, passeray ces sept ans en meilleure patience et esperance que je n'ay fait les autres. Mais, Madame, en obeissant à vostre commandement, par lequel je suis privé de tout bien que j'avois en ce monde, quelle esperance me donnez-vous, au bout des sept ans, de me congnoistre plus fidelle et loyal serviteur ? » La Royne luy dist, tirant ung anneau de son doigt : « Voylà ung anneau que je vous donne ; coupons-le tous deux par la moictyé ; j'en garderay la moictyé et vous, l'autre, à fin que, si le long temps avoit puissance de m'oster la memoire de vostre visaige, je vous puisse congnoistre par ceste moictié d'anneau semblable à la myenne. » Le gentil homme print l'anneau et le rompit en deux, et en bailla une moictyé à la Royne et retint l'autre. Et, en prenant congé d'elle, plus mort que ceulx qui ont rendu l'ame, s'en alla le pauvre Elisor en son logis donner ordre à son partement. Ce qu'il fait en telle sorte, qu'il envoya tout son train en sa maison, et luy seul avecq ung varlet s'en alla en ung lieu si solitaire, que nul de ses parens et amys durant les sept ans n'en peurent avoir nouvelles. De la vie qu'il mena durant ce temps et de l'ennuy qu'il porta pour ceste absence, ne s'en peut rien sçavoir, mais ceulx qui ayment ne le peuvent ignorer. Au bout des sept ans, justement ainsy que la Royne alloit à la messe, vint à elle ung hermite portant une grande barbe, qui, en luy baisant la main, luy presenta une requeste qu'elle ne regarda soubdainement, combien qu'elle avoit accoustumé de tenir en sa main toutes les requestes qu'on luy presentoit, quelques pauvres que ce fussent. Ainsy qu'elle estoit à moictié de la messe, ouvrit sa requeste, dans laquelle trouva la moictié de l'anneau qu'elle avoit baillé à Elisor : dont elle fut fort esbahye et non moins joyeuse. Et, avant lire ce qui estoit dedans, commanda soubdain à son aumosnier qu'il luy fist venir ce grand hermite qui luy avoit présenté la requeste. L'aumosnier le sercha par tous costez, mais il ne fut possible d'en sçavoir nouvelles, sinon que quelcun luy dist l'avoir veu monter à cheval ; mais il ne sçavoit quel chemin il prenoit. En attendant la response de l'aumosnier, la Royne leut la requeste qu'elle trouva une estre aussi bien faite epistre qu'il estoit possible. Et, si n'estoit le desir que j'ay de la vous faire entendre, je ne l'eusse jamais osé traduire, vous priant de penser, mes dames, que le langage castillan est sans comparaison mieulx declarant ceste passion que ung autre. Si est-ce que la substance en est telle :

Le temps m'a fait, par sa force et puissance,  
 Avoir d'amour parfaicte cognoissance.  
 Le temps après m'a esté ordonné,  
 Et tel travail durant ce temps donné,  
 Que l'incredule, par le temps, peult bien veoir  
 Ce que l'amour ne luy a fait sçavoir.  
 Le temps, lequel avoit fait amour maistre  
 Dedans mon cuer, l'a monstrée enfin estre  
 Tout tel qu'il est : parquoy, en le voyant,  
 Ne l'ay trouvé tel comme en le croyant.  
 Le temps m'a fait veoir sur quel fondement  
 Mon cuer vouloit aymer si fermement.

Ce fondement estoit vostre beaulté,  
 Soubz qui estoit couverte cruaulté.  
 Le temps m'a faict veoir beaulté estre rien,  
 Et cruaulté cause de tout mon bien,  
 Par quoy je fuz de la beaulté chassé,  
 Dont le regard j'avois tant pourchassé.  
 Ne voyant plus vostre beaulté tant belle,  
 J'ay mieulx senty vostre rigueur rebelle.  
 Je n'ay laissé vous obeyr pourtant,  
 Dont je me tiens très heureux et contant :  
 Veu que le temps, cause de l'amitié,  
 A eu de moy par sa longueur pitié,  
 En me faisant ung si honneste tour,  
 Que je n'ay eu desir de ce retour,  
 Fors seullement pour vous dire en ce lieu  
 Non ung bonjour, mais ung parfaict adieu.  
 Le temps m'a faict veoir amour pauvre et nud  
 Tout tel qu'il est et dont il est venu ;  
 Et, par le temps, le temps j'ay regretté  
 Autant ou plus que l'avois soubhaicté,  
 Conduict d'amour qui aveugloit mes sens,  
 Dont rien de luy fors regret je ne sens.  
 Mais, en voyant cest amour decepvable,  
 Le temps m'a faict veoir l'amour veritable,  
 Que j'ai congneu en ce lieu solitaire,  
 Où par sept ans m'a fallu plaindre et taire,  
 J'ay, par le temps, congneu l'amour d'en hault  
 Lequel estant congneu, l'autre deffault.  
 Par le temps suis du tout à luy rendu,  
 Et par le temps de l'autre deffendu.  
 Mon cueur et corps luy donne en sacrifice,  
 Pour faire à luy, et non à vous, service.  
 En vous servant rien m'avez estimé,  
 Ce rien il a, en offensant, aymé.  
 Mort me donnez pour vous avoir servye :  
 En le fuyant, il me donne la vie.  
 Or, par ce temps, amour, plein de bonté,  
 A l'autre amour si vaincu et dompté,  
 Que mis à rien est retourné à vent,  
 Qui fut pour moy trop doulx et decepvant.  
 Je le vous quicte et rendz du tout entier,  
 N'ayant de vous ne de luy nul mestier,  
 Car l'autre amour parfaicte et pardurable  
 Me joint à luy d'un lien immuable.  
 A luy m'en voys, là me veulx asservir.  
 Sans plus ne vous ne vostre Dieu servir.  
 Je prens congé de cruaulté, de peyne,  
 Et du torment, du desdaing, de la haine,  
 Du feu bruslant dont vous estes remplye  
 Comme en beaulté très parfaicte accomplie.  
 Je ne puis mieulx dire adieu à tous maulx,

A tous malheurs et douloureux travaux,  
Et à l'enfer de l'amoureuse flamme,  
Qu'en ung seul mot vous dire : Adieu, madame !  
Sans nul espoir, ou que soys ou soyez,  
Que je vous voye ne que plus me voyez.

Ceste epistre ne fut pas leue sans grandes larmes et estonnemens, accompagnez de regretz incroyables. Car la perte qu'elle avoit faite d'un serviteur remply d'un amour si parfait, devoit estre estimée si grande, que nul tresor, ny mesmes son royaulme ne luy povoient oster le tiltre d'estre la plus pauvre et miserable dame du monde, car elle avoit perdu ce que tous les biens du monde ne povoient recouvrer. Et, après avoir achevé d'oyr la messe et retourné en sa chambre, fait ung tel deuil que sa cruaulté avoit merité. Et n'y eut montaigne, roche, ne forest, où elle n'envoyast chercher cest hermite ; mais Celluy qui l'avoit retiré de ses mains le garda d'y retomber, et le tira plustost en paradis, qu'elle n'en sceut nouvelle en ce monde.

« Par ceste exemple, ne doibt le serviteur confesser ce qui luy peult nuyre et en rien ayder. Et encores moins, mes dames, par incredulité, devez-vous demander preuves si difficiles que, en ayant la preuve, vous perdiez le serviteur. - Vrayement, Dagoucin, dist Geburon, j'avois toute ma vie oye estimer la dame à qui le cas est advenu, la plus vertueuse du monde ; mais maintenant je la tiens la plus folle que oncques fut. - Toutesfoys, dist Parlamente, il me semble qu'elle ne luy faisoit poinct de tort de vouloir esprouver sept ans s'il ayroit autant qu'il luy disoit ; car les hommes ont tant accoustumé de mentir en pareil cas, que, avant que de s'y fier si fort (si fier il s'y fault), on n'en peult faire trop longue preuve. - Les dames, dist Hircan, sont bien plus saiges qu'elles ne souloient ; car, en sept jours de preuve, elles ont autant de seureté d'un serviteur, que les autres avoient par sept ans. - Si en a il, dist Longarine, en ceste compaignye, que l'on a aymée plus de sept ans à toutes preuves de harquebuse, encores n'a l'on sceu gaingner leur amitié. - Par Dieu, dist Simontault, vous dictes vray ; mais aussy les doibt-on mettre au ranc du viel temps, car, au nouveau, ne seroient-elles poinct receues. - Et encores, dist Oisille, fut bien tenu ce gentil homme à la dame, par le moyen de laquelle il retourna entierement son cueur à Dieu. - Ce luy fut grand heur, dist Saffredent, de trouver Dieu par les chemyns, car, veu l'ennuy où il estoit, je m'esbahis qu'il ne se donna au diable. » Ennasuite luy dist : « Et quant vous avez esté mal traicté de vostre dame, vous estes vous donné à ung tel maistre ? - Mil et mil fois m'y suys donné, dist Saffredent ; mais le diable, voyant que tous les tormens d'enfer ne m'eussent sceu faire pis que ceulx qu'elle me donnoit, ne me daigna jamais prendre, sachant qu'il n'est poinct de diable plus importable que une dame bien aymée et qui ne veult poinct aymer. - Si j'estois comme vous, dist Parlamente à Saffredent, avecq telle oppinion que vous avez, je ne servirois femme. - Mon affection, dist Saffredent, est tousjours telle et mon erreur si grande, que là où je ne puis commander, encores me tiens-je très heureux de servir ; car la malice des dames ne peult vaincre l'amour que je leur porte. Mais, je vous pryé, dictez-moy, en vostre conscience, louez-vous ceste dame d'une si grande rigueur ? - Oy, dist Oysille, car je croy qu'elle ne vouloit aymer ny estre aymée. - Si elle avoit ceste volonté, dist Simontault, pourquoy luy donnoit-elle quelque esperance après les sept ans passez ? - Je suis de vostre oppinion, dist Longarine ; car ceulx qui ne veulent poinct aymer ne donnent nulle occasion de continuer l'amour qu'on leur porte. - Peut estre, dist Nomerfide, qu'elle en ayroit quelque autre qui ne valloit cest honneste homme-là, et que pour ung pire elle laissa le meilleur. - Par ma foy, dist Saffredent, je pense qu'elle faisoit provision de luy, pour le prendre à l'heure qu'elle laisseroit celluy que pour lors elle ayroit le mieulx. » Madame Oisille, voyant que soubz couleur de blasmer et reprendre en la Roynne de Castille ce qu'à la verité n'est à louer ni en elle ni en autre, les hommes se debordoient si fort à medire des femmes et que les plus saiges et honnestes estoient aussi peu espargnées que les plus folles et impudiques, ne peut en durer que l'on passat plus outre ; mais print la parole et dist : « Je voy bien que tant plus nous mectrons ces propos en avant, et plus ceulx qui ne veulent estre mal traictez diront de nous le pis qu'il leur sera possible. - Parquoy, je vous pryé, Dagoucin, donnez vostre voix à quelcune. - Je la donne, dist-il, à Longarine, estant asseuré qu'elle nous en dira

quelcune qui ne sera point melencolicque, et si n'espargnera homme ne femme pour dire verité. - Puis que vous m'estimez si veritable, dist Longarine, je prendray la hardiesse de racompter ung cas advenu à un bien grand prince, lequel passe en vertu tous les autres de son temps. Et vous direz que la chose dont on doibt moins user sans extreme necessité, c'est de mensonge ou dissimulation : qui est ung vice laid et infame, principalement aux princes et grans seigneurs, en la bouche et contenance desquelz la verité est mieulx seante que en nul autre. Mais il n'y a si grand prince en ce monde, combien qu'il eust tous les honneurs et richesses qu'on scauroit desirer, qui ne soit subject à l'empire et tyrannye d'Amour. Et semble que plus le prince est noble et de grand cueur, plus Amour fait son effort pour l'asservir soubz sa forte main ; car ce glorieux dieu ne tient compte des choses communes et fidelles, et ne prent plaisir Sa Majesté que à faire tous les jours miracles, comme d'affoiblir les fortz, fortifier les foibles, donner intelligence aux ignorans, oster les sens aux plus sçavans, favoriser aux passions et destruire raison ; et en telles mutations prent plaisir l'amoureuse divinité. Et, pource que les princes n'en sont exemptz, aussy ne sont-ils de necessité. Or, s'ils ne sont quictes de la necessité en quoy les met le desir de la servitude d'amour, et par ceste necessité leur est non seulement permis mais mandé de user de mensonge, ypocrisie et fiction, qui sont les moyens de vaincre leurs ennemys, selon la doctrine de maistre Jehan de Mehun. Or, puis que, en tel acte, est louable à ung prince la condition qui en tous autres est à desestimer, je vous racompteray les inventions d'un jeune prince, par lesquelles il trompa ceulx qui ont accoustumé de tromper tout le monde. »